

Apis



Le Petit-Beurre LU de Nantes

Obtenir le grand prix d'excellence lors de l'exposition universelle de Paris en 1900.

Une gageure ! Et néanmoins, il l'a fait.

Si j'étais encore de ce monde, j'aurais de quoi en être fière. Car je n'y suis pas pour rien.

Certes, vous n'êtes pas tenus de me croire sur parole. Et pourtant...

Tout avait commencé quatre ans plus tôt.

L'usine de filature Bureau, implantée sur les terrains de l'île de la Madeleine, le long de l'ancien quai de la Maison Rouge, récemment rebaptisé quai Baco, au bord de la Loire, proche de la gare qui plus est, est à vendre. Louis Lefèvre-Utile, homme jeune, ambitieux et clairvoyant, déplore que sa petite entreprise de pâtisserie, héritée de son père, se trouve à l'étroit dans ses locaux de la rue Boileau, alors que la demande de la bourgeoisie nantaise, friande de ses produits, est en pleine croissance. L'occasion est trop belle ! Il se porte acquéreur, parvient à conclure l'affaire à bon prix. Il a déjà en tête son projet : mécaniser la production, la doter d'appareils modernes actionnés par une machine à vapeur. Matériels qu'il a l'intention d'acheter, flambant neufs, aux Anglais !

Rapidement, monsieur Louis, comme l'appellent ses quatorze ouvriers d'alors, prend possession des lieux, qu'il juge d'emblée peu adaptés à l'implantation d'outils industriels, efficaces et performants. Des travaux de rénovation et d'aménagement lui apparaissent indispensables. Un coup de jeune sera le bienvenu, estime-t-il, à juste titre.

C'est alors que je vais entrer dans sa vie.

Monsieur Louis, accompagné de Jules – je n'ai jamais connu son nom de famille –, son contremaître, font tous deux un premier tour du propriétaire pour évaluer la nature et l'importance de la mise au goût du jour des locaux. Chacun y

va de son commentaire, argumente, pèse le pour et le contre de telle ou telle transformation, se laisse convaincre ou défend son point de vue. Jusqu'à ce que tous deux se fraient un chemin parmi d'archaïques rogatons qui encombrèrent une encoignure pour atteindre une porte vermoulue qui donne accès à la minuscule chaufferie désaffectée de l'ancienne filature. Une vieille cheminée, hors d'âge, occupe un pan des murs défraîchis. Jules n'y va pas par quatre chemins.

— On pourrait récupérer toute cette place en abattant la cheminée et les cloisons, non ?

— Hon, hon, susurre monsieur Louis qui vient de remarquer l'agitation qui règne autour de la cheminée. Vous voyez ce que je vois, Jules ? ajoute-t-il.

— Heu... oui, on dirait des abeilles.

— Vous avez raison, ce sont bien des abeilles. Il y a un essaim dans le bas du conduit. On le distingue très bien. Regardez, elles sortent et rentrent par le carreau cassé de ce fenestron et se regroupent à l'entrée de la cheminée.

— Bon, alors il va falloir faire appel à un spécialiste pour les déloger.

— Je ne crois pas. Non, Jules.

— Heu... excusez-moi, monsieur Louis, mais je ne comprends pas.

— Eh bien, Jules, c'est le destin qui nous envoie ces abeilles. Car je n'ai encore parlé à quiconque d'un projet qui me trotte dans la tête depuis quelque temps.

— Un projet ?

— Oui, Jules. À vous, je peux bien le dire. Je pense créer un nouveau biscuit qui pourrait, je le crois, faire fructifier notre entreprise. Un biscuit à base de miel pour ne rien vous cacher. Alors, vous comprenez, ces abeilles, c'est un don du ciel, la matière première fournie sur un plateau. Qu'en dites-vous ?

— J'en dis que c'est vous le patron, monsieur Louis, et qu'on fera comme vous voudrez.

À portée de voix des deux hommes, je n'ai pas perdu une miette de leur conversation.

Je m'appelle Apis. Je suis une société communautaire d'abeilles, ce que les humains nomment communément un essaim pour les sauvages que nous sommes. Je suis une entité multiple et l'agrégation des talents de mes innombrables membres me donne des capacités et une intelligence transcendantes, entre autres la faculté de comprendre le langage des hommes et des femmes du pays où j'ai vu le jour. Chez moi aussi, le tout est supérieur à la somme de mes parties. Chacune de mes sociétaires porte, comme moi, le nom générique d'Apis, seule sa fonction permet de la singulariser parmi la masse. Coexistent les Apis ouvrières, les Apis butineuses, les Apis soldates, les Apis ventileuses et les Apis horlogères, les héroïnes involontaires de cette aventure biscuitière.

Je suis en perpétuel renouvellement, car les Apis « de base », si j'ose dire, ont une vie si brève que les nouvelles générations succèdent aux anciennes sans discontinuer. Chez nous, la transmission est une règle intangible et immuable, chaque Apis a le devoir et la responsabilité « d'inoculer » son savoir et ses acquis à celle qui sera, à brève échéance, sa remplaçante. Seule Apis-Mère, notre génitrice infatigable, protégée comme il se doit par les Apis soldates, nourrie par les Apis butineuses et ouvrières, a le privilège de vivre plus longtemps, de connaître plusieurs étés, plusieurs hivers.

Quand ce Jules et ce monsieur Louis tournent les talons pour quitter le petit réduit qui nous sert de repaire depuis des lustres, il me vient à l'esprit que notre tranquillité d'Apis risque bien

de se voir compromise. J'aimerais me fourvoyer, mais le proche avenir va confirmer mes craintes.

Dès le lendemain de la découverte fortuite de l'essaim providentiel, toutes affaires cessantes, Louis Lefèvre-Utile, très enthousiaste à l'idée de créer un biscuit au miel, fait mander Jules, son dévoué contremaître. À peine a-t-il franchi le seuil du bureau de la rue Boileau qu'il le questionne, impatient.

— Alors, Jules, avez-vous pensé à notre essaim ?

— Euh... pas vraiment, monsieur Louis. Désolé.

— Eh bien, moi, si ! Et j'ai des projets pour vous.

— Des projets ?

— Oui, Jules. J'ai l'intention d'étudier cet essaim pour voir comment nous pourrions nous y prendre pour récolter un maximum de miel sans trop perturber les abeilles. Alors, je vous charge, mon cher Jules, d'une mission d'observation. Vous allez vous rendre, pendant plusieurs heures, chaque jour et dès aujourd'hui, dans ce local exigu de notre future usine pour surveiller le va-et-vient des butineuses et examiner leur activité. J'attends de vous des explications détaillées qui me permettront d'optimiser la quête de ce précieux nectar qui sera la base de notre prochain biscuit. Je peux compter sur vous, Jules ?

— Bien sûr, monsieur Louis. Je vais faire comme vous le demandez.

— À la bonne heure ! Eh bien je ne vous retiens pas, allez donc sans délai quai Baco. Et rendez-vous ce soir dans mon bureau pour votre premier rapport.

Et voilà ! J'avais bien raison d'être inquiète, hier.

Le soleil de début de printemps est encore bas dans le ciel lorsque grince l'antique porte de bois partiellement vermoulue pour laisser le passage à un personnage râblé, moustachu, tout

de bleu vêtu et coiffé d'une casquette sans âge. Un homme que je reconnais immédiatement : le dénommé Jules venu la veille inspecter les lieux, accompagné de celui qui visiblement est son patron, costume soigné, chemise blanche et souliers cirés. Je le vois soulever son couvre-chef, se gratter le crâne, fort dégarni et d'une pâleur laiteuse, avec l'air de se demander ce qu'il fait là. Inquiet, sans doute, du sort que pourraient lui réserver mes Apis qui, entre nous soit dit, ont d'autres chats à fouetter que d'aller tourmenter ce visiteur, importun soit, mais inoffensif. À demi rassuré, il se saisit d'une vieille caisse qui traîne dans un coin de la pièce, l'approche de moi, à portée d'œil, et commence à me surveiller, sourcils froncés, sans mouvement superflu, avec un reste d'appréhension d'une attaque intempestive.

Je me rends vite compte que ce sont mes Apis butineuses qui l'intéressent au premier chef. Il observe leurs allées et venues, particulièrement leur retour, quand, chargées de leur récolte, elles viennent la déposer dans l'essaim pour la confier aux Apis ouvrières. Je le vois, immobile, les suivre des yeux, triturer sans relâche sa casquette pour la remettre d'aplomb sur son crâne déplumé, un tic qui l'aide peut-être à apprécier le fonctionnement de notre communauté où chaque Apis, quelle que soit sa nature, remplit sa mission avec assiduité. Cela dure un bon moment. Insidieusement, après un nouvel aller-retour manuel vers son couvre-chef, son regard dérive vers une annexe latérale de notre clan abeiller, là où œuvrent mes Apis horlogères. Car chez nous, comme le disent les humains, mélomanes pour certains, tout est réglé comme du papier à musique. Je vous laisse imaginer l'anarchie qui prévaudrait si chacune n'en faisait qu'à sa tête, n'importe comment et n'importe quand. Impossible ! Pour que tout soit fait comme il convient – les humains emploient l'expression « pour que ça baigne dans l'huile » –, nos ancêtres ont élaboré, au fil des

générations, une stratégie bien à nous pour mesurer le temps, une sorte de calendrier annuel. Ce sont les Apis horlogères qui s’y collent. Des ouvrières spécialisées, affectées dans deux brigades distinctes et complémentaires : les batteuses-compteuses et les maçonnes-piqueuses. Je me demande toujours comment nos aïeules ont pu imaginer cette méthode de comptage, fort simple au demeurant, mais si ardue à concevoir. Observation de la nature, réflexion, essais, erreurs, correctifs et enfin aboutissement de cet impérissable chef-d’œuvre de précision que nous nommons aujourd’hui notre *Apigraphe*.

À notre *Apigrahe*, il faut d’abord une structure, un support si vous préférez. Ce sont nos Apis ouvrières qui en réalisent un nouvel exemplaire chaque année – celui de l’an passé, complet, est précieusement conservé pour servir de repère à nos Apis horlogères – grâce à une technique innovante créée, une fois encore, par nos ancêtres après, probablement, quelques tâtonnements pour mettre au point ce mélange de miel et de boue argileuse, méticuleusement récoltée par un bataillon de mes Apis sur les bords de la Loire, toute proche. Malaxé, trituré, structuré, ajusté, cet amalgame se solidifie sous la forme d’une matière moelleuse et tendre, agencée ensuite en un petit rectangle de quelques centimètres de côté. Notre *Apigraphe* tout neuf est alors fin prêt pour le travail des Apis horlogères dont la tâche consiste à y graver l’écoulement du temps pendant la moitié de l’année à venir. Elles doivent y faire figurer les heures, les jours regroupés en semaines et enfin les changements de saisons, autant de paramètres constitutifs d’un calendrier solaire. Mais comment est-ce possible, me direz-vous ?

Il me faut d’emblée rappeler que notre existence abeillère est, comme chacun sait, duale : six mois d’intense activité aux beaux jours et autant d’hibernation le reste de l’année. Notre

Apigraphe est donc réalisé en conséquence, pour moitié consciencieusement ouvragé heure après heure pendant la première période et, pour qu'il soit complet, dupliqué symétriquement juste avant l'endormissement de notre communauté. Son élaboration commence le jour de l'équinoxe de printemps – notre atavisme a intégré depuis des temps immémoriaux la survenue de cet événement sous nos latitudes –, peu après notre retour à l'état de veille.

Les Apis batteuses-compteuses sont les premières à entrer en scène. Chacune d'elles a pour mission de battre des ailes pendant une heure avant de céder la place à une remplaçante qui prend le relais avec le même objectif, toutes sont programmées génétiquement pour ce faire, avec moins d'une seconde d'écart pour chaque batteuse-compteuse lorsqu'elle en a terminé. Juste après ce que nos consœurs abeilles d'outre-Manche appellent un *turn-over*, l'Apis maçonne-piqueuse de service grave, à l'aide de ses mandibules, un petit point sur l'*Apigraphe*. Et le manège se répète vingt-quatre fois, jusqu'à ce que quatre lignes de six points en parsèment la face, ce qui, vous l'avez compris, représente la période d'un jour qui est alors comptabilisé comme tel par l'Apis batteuse-compteuse chargée de cette tâche quotidienne. La surface de l'*Apigraphe* est ensuite « effacée », « remise à neuf » par une maçonne-piqueuse et c'est reparti pour vingt-quatre nouvelles heures. Après que le processus s'est déroulé sept fois, l'Apis maçonne-piqueuse de service grave une petite encoche sur l'*Apigraphe* pour répertorier la semaine qui vient de s'écouler. Au bout de quatorze entailles sur le côté le plus long, advient pour notre communauté une opération importante : il s'agit de marquer sur notre calendrier la fin de la saison tempérée – grosso modo le printemps pour les humains –, longue de quatorze semaines pour nous. Une équipe de maçonnes-piqueuses se charge de confectionner un bourrelet d'amalgame argile-miel qu'elles

collent au premier coin de notre *Apigramme*. Et le processus de comptage reprend à l'identique, cette fois sur le petit côté du calendrier, pendant la saison chaude, dix semaines d'intense activité pour les butineuses jusqu'au début de l'hibernation de notre colonie quelques jours après l'équinoxe d'automne, autre événement essentiel pour nous, lorsqu'un second bourrelet est maçonné et aggloméré au deuxième coin de l'*Apigraphe*. La dernière tâche de la brigade des maçonnes-piqueuses avant notre grand endormissement consiste à dupliquer ces six mois de recensement de manière à obtenir un calendrier annuel de notre vie, éphémère individuellement, mais impérissable collectivement.

Voilà ce à quoi assiste Jules, le contremaître de Louis Lefèvre-Utile, fidèle au poste chaque jour pendant plus d'une semaine, fasciné par le degré d'organisation des insectes et par leur technique. Bien sûr, puisque telle est la mission que lui a confiée monsieur Louis, il observe du coin de l'œil le labeur des butineuses, leurs allers à vide et leurs retours, chargées de leur précieuse récolte. Chaque soir, rue Boileau, il en fait un compte rendu aussi précis que possible à son patron bien que, en vérité, il se soit montré bien plus captivé par l'activité des abeilles horlogères dont il n'a saisi que partiellement la finalité. Quand, au septième jour, il voit les vingt-quatre points alignés et l'effacement du petit rectangle mordoré qui s'ensuit, il comprend que devant ses yeux incrédules s'opère un comptage horaire et journalier de la vie de celles qu'il épie. Il n'y tient plus, il faut absolument qu'il en parle à monsieur Louis, au risque d'essuyer le reproche de s'être laissé distraire de sa tâche d'observation des butineuses.

Impatient de l'entendre, monsieur Louis l'assaille à peine a-t-il franchi le seuil de la porte.

— Alors, Jules, du nouveau aujourd'hui ?

— À vrai dire, patron, rien de spécial concernant les butineuses. Toujours les mêmes allers-retours pour alimenter l'essaim du fruit de leur collecte, mais...

— Mais quoi, Jules ? l'interrompt monsieur Louis, une lueur brillante au fond de l'œil.

Jules, mal à l'aise, triture sa casquette défraîchie, la soulève d'une main, se frictionne le crâne de l'autre, hésite à raconter ce qu'il a remarqué tant il craint de recevoir une admonestation.

— C'est-à-dire... heu...

— Eh bien Jules ! Parlez, nom d'une pipe ! Je ne vais pas vous manger !

— Ben voilà, heu... il faudrait que vous veniez voir, monsieur Louis.

— Voir quoi, Jules ? Pas envie de perdre mon temps ! C'est à vous que j'ai confié cette mission, non ? Alors, dites-moi ce qui vous tracasse et finissons-en !

— Du tracas, c'est pas vraiment le mot, monsieur Louis. C'est plutôt que ce que j'ai vu, c'est difficile à avaler.

— Ça recommence ! Allez-vous enfin me raconter de quoi il retourne ?

— Je pense que les abeilles comptent le temps, lâche Jules, tout à trac.

— Que voulez-vous dire ? Je ne comprends pas.

— Qu'elles ont un système pour compter les heures et les jours. C'est à n'y pas croire !

— Vous déraisonnez, Jules ! C'est impossible !

— C'est pour ça qu'il faudrait que vous veniez avec moi, monsieur Louis. C'est tellement stupéfiant qu'il faut le voir pour le croire.

Louis Lefèvre-Utile est un peu ébranlé. Il connaît bien son contremaître. Qu'il lui raconte des balivernes est plus qu'improbable, invraisemblable. À tout le moins, il se trompe,

pense-t-il, sans doute prend-il une des activités habituelles des ouvrières pour je ne sais quel chronométrage, complètement irréaliste. Il hésite. Après tout, se dit-il, qu'est-ce que je risque ? De perdre une heure ou deux, cela sera sans conséquence, alors allons-y et nous verrons bien.

— Eh bien, Jules, c'est d'accord. J'ai peur que nous nous couvrions de ridicule, mais je vous accompagnerai quand même demain.

Dès le lendemain matin, par une belle journée printanière de 1886, nos deux hommes sont à pied d'œuvre. Jules, un tantinet inquiet de la réaction de son patron, se poste à son emplacement d'observation habituel, tandis que monsieur Louis se tient légèrement en retrait, un sourire goguenard au coin des lèvres, tant il est persuadé que son contremaître a pris des vessies pour des lanternes, qu'il s'est complètement fourvoyé en pensant que les abeilles possédaient une quelconque aptitude à compter le temps.

— Monsieur Louis, vous voyez cette abeille qui bat des ailes, bredouille Jules, toujours mal à l'aise.

— Oui, rien de surprenant. Elle doit ventiler l'essaim. C'est bien connu.

— Regardez aussi ce rectangle, là, à côté, un peu dissimulé dans l'ombre. Attendons un moment, si voulez bien, et vous allez voir ce qui va se passer.

— Vous me faites perdre mon temps, Jules, mais, bon, attendons.

Quelques dizaines de minutes plus tard, sous les yeux ébahis de Louis Lefèvre-Utile, au moment où L'Apis batteuse-compteuse cesse ses mouvements d'aile, l'Apis maçon-piqueuse de service grave un point supplémentaire aux neuf précédents sur l'*Apigraphe*, balafré sur son côté des encoches des trois semaines qui viennent de s'écouler.

— Incroyable ! s'exclame-t-il. Quelle heure est-il Jules ?

— Pile dix heures, patron, se rengorge le contremaître, sa montre oignon à la main.

— Vous auriez donc raison, c'est...

— Et attendez, monsieur Louis, l'interrompt Jules, observez le rectangle que l'on distingue à peine, dans l'ombre du premier. Voyez comme il est criblé de points, parsemé d'encoches sur tout son pourtour et garni de quatre boursouflures à chaque angle. On dirait presque un calendrier, non ? Peut-être rudimentaire, mais un calendrier quand même, hein, patron ?

Louis Lefèvre-Utile, en découvrant l'*Apigraphe* achevé de l'année précédente, celui de 1885, reste bouche bée. Il observe. Et soudain, il a une révélation.

— Jules, c'est extraordinaire ! Je dois admettre que vous avez raison. Les abeilles comptent le temps ! Et d'une manière magistrale ! Regardez bien ce rectangle complet : vingt-quatre points, un renflement à chaque coin et, au total quarante-huit encoches sur les côtés. Vos insectes viennent de me donner une idée.

— Une idée, monsieur Louis ?

— Oui, et qui va faire un malheur, si j'en crois mon petit doigt. Foin de biscuit au miel, idée à laquelle, entre nous soit dit, je n'ai jamais vraiment adhéré. Je vais créer un biscuit horloger !

— Horloger ? Mais qu'est-ce...

— Pas le temps de discuter. Mon nouveau biscuit sera rectangulaire. Sur sa face, il aura quatre rangées de six points, vingt-quatre au total, comme le nombre d'heures d'une journée. Il sera long de sept centimètres comme les sept jours de la semaine. Il aura quatre excroissances que nous appellerons des oreilles, une à chaque coin, pour représenter les quatre saisons, et, en comptant ces quatre-là, cinquante-deux

dents tout autour, comme le total de semaines d'une année. Génial, non ? Qu'en dites-vous, Jules ?

Le contremaître ne peut que balbutier sa phrase passe-partout, celle qu'il sert à son patron à chaque fois qu'il le sollicite.

— J'en dis que c'est vous le patron, monsieur Louis, et qu'on fera comme vous voudrez.

Tout excité à l'idée de créer son nouveau biscuit, Louis Lefèvre-Utile, entraînant Jules dans son sillage, prend sur-le-champ la direction de la rue Boileau à grandes enjambées. Son impatience est telle que, s'il ne craignait l'étonnement railleur des bourgeoises croisées dans les rues de Nantes, c'est au grand galop qu'il parcourrait le chemin de retour vers sa pâtisserie.

À peine est-il parvenu à destination qu'il s'enferme dans son bureau, se saisit de la première feuille de papier qui lui tombe sous la main et commence à crayonner. La lumière des chandelles brille jusqu'au petit matin, lorsque Louis, épuisé, mais ravi, rejoint son lit pour s'accorder un repos bien mérité. Mais le sommeil le fuit. Il somnole plus qu'il ne dort et, n'y tenant plus, se précipite à l'atelier de la pâtisserie où Jules, déjà à l'ouvrage, surveille le déroulement des opérations. Pas peu fier, il lui met sous le nez sa réalisation nocturne : le dessin fort réussi d'un biscuit possédant vingt-quatre trous en quatre rangées de six, une oreille proéminente à chaque coin et, en comptant celles-ci, cinquante-deux encoches sur tout son pourtour. Sur l'avvers, en trois lignes, figure la formule qui, Louis en est certain, rendra célèbre son nouveau biscuit :

L U
PETIT-BEURRE
NANTES

Sous son dessin, Louis a ajouté, d'une écriture où transparaît sa fatigue de fin de nuit, les deux mots : « BISCUIT DÉPOSÉ ».

— Alors, Jules, qu'en pensez-vous ? questionne-t-il, impatient.

Impossible pour le contremaître de contrarier celui qui l'emploie, sa réponse est de circonstance.

— Ça va bien se vendre, c'est sûr, patron.

— Je vais mettre au point la recette et la production commencera dès que nos nouveaux locaux du quai Baco seront prêts.

— À propos, monsieur Louis, est-ce que l'on récupère le boui-boui où se trouve l'essaim ?

— Ah oui, Jules. Je n'ai plus besoin des abeilles. Débrouillez-vous pour les faire déménager avant le début des travaux.

J'ai compris tout de suite. J'ai compris en voyant les deux hommes entrer dans la pièce, encagoulés, gantés, chapeautés, harnachés comme baudets. J'ai compris qu'ils venaient pour moi. Ils m'ont décrochée, mise en boîte, transportée je ne sais où. Aujourd'hui, j'ai disparu. Plus rien ne subsiste de moi, Apis, la société communautaire d'abeilles que je fus, ce que les humains nomment communément un essaim. Les descendantes de mes Apis sauvages d'alors, ouvrières, butineuses, soldates, ventileuses, logent dans une ruche en bois et travaillent assidûment à fournir une récolte de miel abondante aux deux hommes qui s'approprièrent leurs ancêtres dans la vieille cheminée du quai Baco.

Les Apis horlogères ont disparu. Elles n'avaient plus, ici, de raison d'être.

En 1900, le biscuit horloger de Louis Lefèvre-Utile obtient le grand prix d'excellence à l'exposition universelle de Paris. Depuis ce jour, grâce au méconnu *Apigraphe*, les gourmands du monde entier se régalaient du Petit-Beurre en croquant d'abord, comme il se doit, ses oreilles. À l'image des quatre saisons de Vivaldi, certains préfèrent déguster en priorité le printemps, d'autres choisissent l'été, d'autres l'automne et les derniers, moins nombreux, allez savoir pourquoi, l'hiver.